Document generated on 04/24/2024 12:25 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Diane Vincent, Daniel St-Onge, Marc Maillé

Normand Cazelais

Number 129, Spring 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36841ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cazelais, N. (2008). Review of [Diane Vincent, Daniel St-Onge, Marc Maillé]. *Lettres québécoises*, (129), 24–25.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

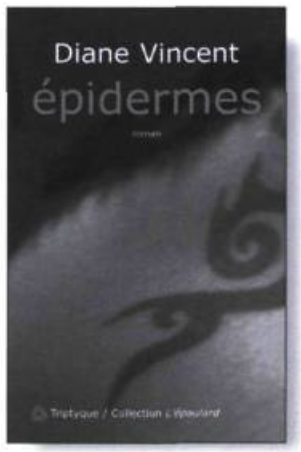
https://www.erudit.org/en/

☆☆ 1/2

Diane Vincent, *Épidermes*, Montréal, Triptyque, coll. « L'épaulard », 2007, 216 p., 20 $.

Épidermes

Le polar est un genre plus difficile qu'il n'y paraît. Une règle : soutenir l'intérêt, page après page. N'y réussit pas qui veut.



Diane Vincent a sûrement lu Kathy Reichs. Son héroïne, Josette Marchand, n'est pas anthropologue judiciaire mais experte en peau humaine, partie de l'anatomie qui l'a « fascinée très jeune ». Une façon originale, reconnaissons-le, de se distinguer de son modèle, Temperance Brennan. Il n'y a pas de mal à ça, le Philip Marlowe de Chandler a inspiré bien d'autres personnages de détectives. De façon plus ou moins officielle, Josette Marchand donne un coup de main à l'enquêteur Vincent Bastianello, compétent mais un peu désabusé, de qui elle est plus ou moins amoureuse : bonjour Léo Malet !

DIANE VINCENT

Diane Vincent en est à son premier polar et il ne manque pas de mordant. Un pénis est trouvé dans la poche du manteau d'une junkie totalement pétée qui dormait dans une benne à ordures. Ladite *junkie* est une photographe-vedette d'origine nippo-américaine, élevée en France et établie à New York, qui s'est spécialisée dans les excès humains, depuis les champs de bataille jusqu'au fond des ruelles. Venue inaugurer une exposition à Montréal, que faisait-elle dans une position si peu confortable avec cet objet pour le moins incongru ? Et à qui appartenait-il, cet objet ?

Marchand et Bastianello auront fort à faire pour trouver un fil d'Ariane et démêler l'écheveau. Ils iront de galeries d'art en clubs de conditionnement physique, avec des arrêts à la morgue et à l'hôpital. Ils fréquenteront des accros aux stéroïdes, à la coke ou à d'autres substances particulières, auront dans leur mire une faune très jet-set. Et se demanderont qui est ce Noir albinos dont on trouve la trace çà et là.

Je souhaite à Diane Vincent de récidiver, avec ou non les mêmes personnages. Je lui souhaite également d'avoir le soutien actif de son éditeur. Pour qu'elle puisse gommer les fautes d'orthographe (« verreux » au lieu de « véreux », « pallier » au lieu de « palier ») et qu'elle affine son style, son choix de mots. Pour qu'elle évite les explications superfétatoires et surtout les non-sens, difficiles à tolérer dans un roman policier. Ainsi, Ahuntsic aux environs de la rue Somerville, pour *fashionable* qu'il soit, n'est pas Senneville : toute personne attachée à un quai au bord de la rivière des Prairies aurait ameuté le quartier par ses cris avant de mourir au bout de son sang.

À suivre, donc.

NORMAND CAZELAIS

☆☆

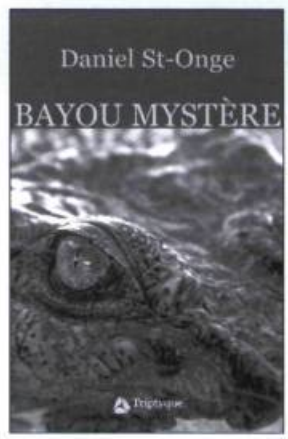
Daniel St-Onge, *Bayou Mystère*, Montréal, Triptyque, 2007, 164 p., 19 $.

Bayou Mystère

Dommage, il y avait là matière à un bon thriller — entendons un roman d'action aux rebondissements multiples d'au moins quatre cents pages.

DANIEL ST-ONGE

Nous n'avons droit qu'à une plaquette d'à peine cent cinquante pages. Le sujet est intéressant : un Québécois envoyé en Louisiane à un colloque sur la littérature francophone se retrouve, malgré lui, au milieu d'une histoire menée tambour battant, où des meurtres croisent des réminiscences du Viêt-Nam, où des relents de racisme à la sauce Klu Klux Klan conduisent tout droit à des maisons délabrées au fond de bayous perdus. Brassez le tout, ajoutez une pincée d'hélicoptères vrombissant dans la nuit et vous avez un cocktail à avaler à grandes gorgées.



Dommage, vous lisez et vous avez le sentiment que le dénouement arrivera trop vite. Au lieu de pénétrer dans un monde où vous aimeriez vous perdre, vous survolez. Les personnages ne manquent pas de piquant : en plus du narrateur, vous rencontrez Jean Thibodeaux, ci-devant Cajun et prof d'université, fervent amateur de *fais-dodo*, de combats de coqs et de femmes de feu, Henri Laveau dit Boisec, vieux Mulâtre aux talents multiples et parfois insoupçonnés, le sombre lieutenant William Whitten, Rosemonde Long, « belle » Brayonne qui ne manque pas de tempérament. Comme moi, je pense, vous auriez aimé les côtoyer davantage, plus longuement.

Car Daniel St-Onge sait tricoter une histoire. Et nous captiver. Même s'il enfile plusieurs irritants : recours à des images convenues, style parfois relâché, vocabulaire approximatif, apartés souvent lourds et inutiles pour nous expliquer les Cajuns et la Louisiane. Sans compter que les personnages sont plutôt présentés en noir et blanc : les bons sont des bons et les brutes, des brutes. Les nuances, ce sera pour une prochaine fois. Le tout semble écrit à la va-vite, un peu comme les épisodes d'IXE-13 d'autrefois.

Si j'étais l'auteur, je demanderais à mon éditeur d'être plus exigeant, de m'obliger à mieux exploiter mes idées, de ne pas tolérer que j'emploie des expressions toutes faites ou le même mot (« sordide », par exemple) à quelques lignes d'intervalle. Je lui dirais : « Je suis un bon auteur, qui ne demande qu'à être bien *coaché*. » Dernière remarque : j'aurais réécrit les six pages du dernier chapitre. Ou je les aurais enlevées, carrément.

☆

Marc Maillé, *De la couleur du sang*, Longueuil, La Veuve noire éditrice, coll. « Le treize noir », 2007, 336 p., 16,95 $.

De la couleur du sang

MARC MAILLÉ

J'espère que l'auteur de ce livre paru dans une collection vouée au roman policier a voulu écrire une parodie.

Tout au long (car ça m'a paru long et ce fut une corvée de finir), j'ai eu l'impression de lire un Harlequin maquillé en polar, bourré de psychologie à cinq cennes. À tout prendre, mieux vaut un roman de gare sans prétention.

Une première ironie : Marc Maillé nous est présenté comme étant détenteur d'une maîtrise en création littéraire. Autre ironie ? La quatrième de couverture nous dit que « l'univers artistique (y) est richement dépeint, du travesti au mythomane, avec humour ». Si humour il y a, c'est à un degré qui m'a échappé.

Voyons l'histoire. Une vedette de la chanson populaire sur le déclin meurt le jour d'un spectacle qui devait relancer sa carrière. Sous les *spots*, devant « son public ». Foudroyée en avalant son cocktail préféré. Qui l'a tuée ? Son amoureux transi et millionnaire de surcroît, son amoureux éconduit, son accessoiriste et régisseuse, son imprésario, sa maquilleuse, son fils naturel qui joue au travesti, un rival jaloux, le pianiste, un admirateur dérangé ?

Les premiers chapitres présentent ces coupables possibles et leurs motifs. Pour dénouer le tout, un inspecteur gay, plutôt beau gars et fermement décidé à garder pour lui sa vie privée. L'assiste un nouveau, plus jeune, *straight* et père de famille, du genre à parfois se mettre les pieds dans les plats. Des scènes de sexe, des souvenirs de mauvaises expériences sexuelles de jeunesse, des étalages de culture allant de Cléopâtre à Jean-Jacques Rousseau, des considérations sur l'architecture, rien ne manque.

En effet, tout alimente notre ennui : un suspense inexistant, un promoteur tout à coup qualifié de « pédophile véreux », des explications sur le ballon chasseur, une voix « sublime », des doigts devenus des « éventails digitaux » et même un courant « garni » d'écueils. Vous doutez ? Allez aux pages 214 et 215 : un monument de bêtise et de clichés. Ah oui, il s'agit sûrement d'une parodie…

Triptyque

NOUVEAUTÉS HIVER 2008

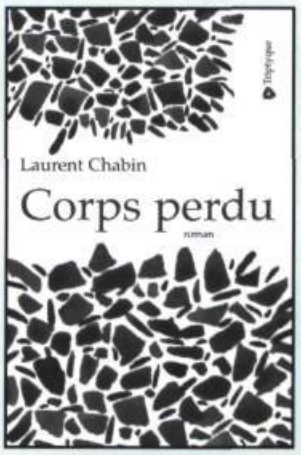
www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666

MARIE LEFEBVRE
Les faux départs
roman, 124 p., 18 $

Elle a la vie devant elle, lui assure-t-on, sauf que cette vie, avec ses riens sans nombre, son agitation trouble, lui paraît vertigineuse et vaine. Alors, pour échapper au dérisoire, elle s'impose une ascèse qui la consume peu à peu et finit par la conduire à l'hôpital. Là-bas, on s'emploie à la guérir, mais on reste sans doute aveugle à cette difficulté primordiale : celle d'assouvir un si féroce appétit d'absolu.

MATHIEU ARSENAULT
Vu d'ici
roman, 108 p., 17 $

Comment peut-on continuer de vivre au quotidien devant le spectacle répété du chaos mondial au nouvelles télévisées, lorsque c'est le corps en entier qui se trouve modelé, avalé et recraché par le flot des actualités ?
Brillant pamphlet contre la télévision, ce roman satirique agit comme un cri d'alerte et nous permet de prendre conscience des effets pernicieux et dévastateurs de cet écran omniscient braqué sur nos vies.



LAURENT CHABIN
Corps perdu
roman, 148 p., 18 $

Séquestrée par ses parents à l'adolescence, une femme âgée croupit depuis ce temps dans une chambre obscure, vautrée dans la vermine et les déjections. Pourtant son désir est intact : un désir brûlant, dévorant, pour l'amant connu autrefois. Et de ce squelette naissent des fantasmes de lumière et de jouissance éruptive qui éclatent en images et font exploser le lieu sordide de sa longue réclusion.

JEAN FOREST
Le grand glossaire des anglicismes du Québec
499 p., 35 $

PLUS DE 10 000 ENTRÉES
LA RÉFÉRENCE SUR LES ANGLICISMES

L'ouvrage est composé d'un répertoire général ainsi que de huit répertoires spécialisés couvrant :

les expressions et locutions,
les exclamations,
les emprunts de culture,
les marques substituées aux substantifs,
les anglicismes clandestins
et les faux anglicismes.